

## Magie blanche ou magie noire?

Nadine Gueydan

Numéro 31 (2), 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28461ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Gueydan, N. (1984). Magie blanche ou magie noire? *Jeu*, (31), 117–120.

## magie blanche ou magie noire?

### **du suave à l'amer**

Éclat de rire avisé ou malaise causé par un sadisme univoque, insistant et peu raffiné, voilà, je crois, les réactions types du spectateur de *la Nuit des p'tits couteaux*, pièce qui amuse, agace ou terrifie, selon les antécédents culturels et psychologiques de la personne qui y assiste.

Au début, la parodie est franchement drôle. Toute personne ayant déjà vécu une fin de semaine de groupe peut y reconnaître les bons usages ici érigés en règlements (tout le monde doit se tutoyer, être à l'heure, etc.) et les mauvais en interdictions (il est défendu de sortir en tout temps). On croirait un instant nager en pleine caricature. Sous des abords chaleureux, les animateurs imposent les conditions irrévocables d'une liberté promise. Et, sauf leur obligation de répondre aux questions posées et d'obéir aux ordres, les participants à ce groupe Renaissance semblent avoir peu de place pour une existence propre. C'est avec des airs de clairvoyance, et sans trop grand risque d'erreur, que les animateurs dictent la liste des problèmes humains les plus banals, les plus universels. Et l'on se laisserait enfin aller à un brin de soulagement lorsque la navrante docilité des néophytes évolue petit à petit du désarroi à la fulmination.

Mais la satire, chemin faisant, se teint de brûlants accents de vérité. On sent soudainement qu'il s'agit de témoignage et non de raillerie, d'une pièce oscillant entre le réalisme d'effet et une description authentique des stages de croissance personnelle, tels que pratiqués de nos jours.

### **mains de fer sous gants de velours**

Les intervenants, qui se qualifient de « révélateurs », prennent soin de préciser qu'ils ne sont pas psychothérapeutes. Faut-il se fier à cet aveu? Je prendrai le parti que oui, au risque de dissiper la confusion embarrassante (dont l'effet dynamique fut peut-être voulu) qui embrouille le sens de la pièce, et aussi d'être accusée d'attiser la paranoïa du charlatan.

Mais si, à l'instar du personnage rebelle de la pièce, un nombre certain de spectateurs et la critique ont pris cette peinture réaliste d'un mouvement amateur pour de la psychothérapie, c'est probablement qu'entre les deux, la marge est étroite. Car nous assistons, dans cette pièce, à une subtile juxtaposition de bons procédés thérapeutiques et d'interventions éhontées.

Alors dénonçons les contradictions (sachant que le double message est l'attitude

pédagogique la plus nocive). On parle d'amour universel alors que la violence des méthodes employées semble avoir le dessus sur la compassion, en l'occurrence ritualistique, manipulatrice et fictive. On parle d'acceptation de soi et de l'autre alors qu'il est bien clair que tous les participants du groupe sont perçus et traités comme des impurs. On prétend susciter l'authenticité de la personne, mais la parole des maîtres est proférée au nom de tous (« tout le monde ici t'aime, Paul », « chaque personne est ici de plein gré et en toute confiance »). Enfin, dans un style compulsivement impératif (*dis; fais; et surtout: arrête de . . .*), on promet la liberté à ceux qui se soumettront en achetant la doctrine.

Les moyens employés pour libérer l'individu de son carcan de jeux et de peurs sont essentiellement la dénonciation calomnieuse, l'accusation directe allant jusqu'à l'insulte et à l'injonction. L'atmosphère s'empreint d'une lourdeur kafkaïenne. La puissance des deux prétendus initiés provient, on en conviendra, de la justesse philosophique de leurs dires, beaucoup plus que de leur habileté à saisir l'individu et son histoire, dans le respect de sa réalité propre et de sa capacité de changer. La description des comportements humains qui sont des paravents à la souffrance existentielle est pleine de vérité, mais elle est déclamée sous forme de laïus impersonnels et dogmatiques. Et pour comble, car nous voilà au stade du dressage d'animaux, toute expression est immédiatement récompensée ou punie, par l'emploi systématique de l'approbation sociale minutieusement orchestrée (applaudissements).

Par ailleurs, il est un peu facile de récupérer ses maladroites thérapeutiques en utilisant la colère évidemment suscitée, comme une victoire sur l'adversaire. N'est-ce pas aussi cruel et bête que certains jeux d'enfants? Les experts, donc, déploient leur pouvoir absolu en interprétations sauvages bardées d'un protectionnisme factice.

### **le marché noir de la croissance**

Par quelle conception du changement et de la personne une telle pratique est-elle sous-tendue? Le principe de base est simple et plein de bon sens: il faut s'accepter tel que l'on est, car tout désir de changement de soi ou de l'autre est aussi suspect que voué à l'échec. Sans être un appel catégorique au statu quo, ce postulat nous détourne d'une visée progressive de l'évolution personnelle et invite à concevoir celle-ci comme une conversion, une sorte d'illumination soudaine et définitive. Et s'il est vrai que « permettre à sa souffrance d'exister, c'est aussi faire de la place au bonheur », ces magiciens vouent un culte quelque peu exagéré à la catharsis, au déploiement spectaculaire de l'émotion, allant parfois, comme on l'a vu, jusqu'à la décompensation psychotique.

Mais ces nuances sont sans importance puisque, entendons-nous dire, « il n'y a aucune différence entre un être humain et un autre être humain ». Ce qui s'applique à l'un s'applique donc aussi à l'autre. Et l'on voit ces pseudo-thérapeutes intervenir sans l'appui d'une base relationnelle suffisamment documentée, prenant comme point d'ancrage l'impact immédiat que la personne produit sur eux, sans vérifier son schème de référence interne. Ils semblent posséder la vérité et se permettent, au nom du bien, de réduire la personne à une méchante simplification d'elle-même. Il en serait évidemment tout autrement si la personne était considérée comme un être unique, complexe, et non pénétrable absolument. Par son étroitesse vindicative, on

pourrait dire que ce genre de traitement représente la psychothérapie aussi mal que les guerres de religion représentent la parole de l'évangile. Par sa brutalité sans nuance, on serait tenté de comparer son rapport à la croissance personnelle avec celui qui oppose la pornographie à un érotisme vivant.

Et la pièce nous laisse en pleine interrogation. Pantelant d'avoir trop ri, d'ennui ou de désarroi, le spectateur ne sait pas toujours à la sortie à quel saint se vouer.

#### **documentaire ou satire?**

En effet, la limite entre le vrai et le pittoresque n'est pas évidente. Le réalisme pathétique des acteurs participants jette un flou sur certains aspects burlesques comme l'allure robotique de ces vendeurs de bonheur, sortes de machines émettrices de vérités fondamentales. Les spectateurs en tirent des leçons contradictoires. Certains, en s'identifiant aux personnages qui apparemment s'en sortent, passent complètement à côté de l'intention parodique de l'auteure. Mais c'est, selon le point de vue, la carence ou la finesse de cette pièce que de se tenir prudemment à cheval entre l'intention de montrer et celle de démontrer. Le personnage de Danièle, celle qui n'a pas voulu prendre le licou, reste un porte-parole en porte-à-faux car, même si



Danièle (Sylvie Léonard) «personnifiait la conscience critique [...] prêtant le flanc à une accusation de voyeurisme ou de manque de cran» face aux autres. De gauche à droite: Paul (Marcel Leboeuf), Janine (Denise Morelle), Léo (Luc Morissette), Marie-Lou (Martine Rousseau), Danièle (Sylvie Léonard) et les animateurs: Mariette (Louison Danis) et Pierre (Jean-Guy Viau). Photo: Peter Rejcha.

elle dénonce tour à tour le profit monétaire, la survalorisation de l'émotif explosif, la dépendance de ceux qui consomment ces fins de semaine comme de la drogue et l'autorité péremptoire des animateurs, la fourberie de sa présence dans le groupe diminue sa crédibilité. Le message de sa démission est faible. Elle qui personnifiait la conscience critique disparaît soudainement, prêtant le flanc à une accusation de voyeurisme ou de manque de cran. Et son effronterie manifeste peut faire oublier à quel point il est difficile de se rebeller contre l'expert ou le prétendu sauveur, et d'assumer la solitude inhérente à ce geste. En aurait-elle eu la force si elle était venue, en toute confiance et donc en toute vulnérabilité, pour des motifs réels de croissance? Quand on a besoin d'aide, il est beaucoup plus tentant de se conformer, de rentrer dans le moule comme dans un utérus fantasmatique. Remarquons que Paul, le participant vraisemblablement le plus mal en point, devient, après son « initiation », le plus endoctriné et le plus convaincu, même si, dès le lendemain, il est déjà repris par sa tenace pusillanimité. Mais il est de ceux qui, sans le savoir, viennent commettre là une dérobade de plus à leur difficulté d'être. « Bienvenue dans la grande famille de Renaissance! », telle est la triste fin de cette triste nuit.

Évidemment cette fresque peut apporter de l'eau au moulin de ceux qui, sentant leur fragilité, hésitent à entreprendre une démarche de croissance personnelle, alors qu'ils sont probablement de ceux qui en bénéficieraient le plus. C'est le risque. Mais, bien que l'impact social d'une telle représentation reste désespérément ambivalent, celle-ci a au moins le mérite de démystifier ce qui se passe durant ces fins de semaine de pseudo-thérapie où l'on vient chercher, à titre onéreux, des solutions rapides à son mal de vivre. Et si ce qui s'y passe n'est pas toujours de bon aloi, il est alors temps qu'on en parle!

*Un spectacle savoureux, en somme, pour gens bien avertis.*

**nadine gueydan**, psychologue